

Entretien avec Micheline Presle

Janine Euvrard

Numéro 82, été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23476ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Euvrard, J. (1996). Entretien avec Micheline Presle. *24 images*, (82), 22–23.

ENTRETIEN AVEC

Micheline Presle

24 IMAGES: *Vous avez débuté très jeune au cinéma, à 15 ans, en 1939, d'abord avec Pabst, puis L'Herbier, Allégret, Becker, avec Fritz Lang à Hollywood, puis Grémillon, Losey, Guitry, Molinaro, et plus tard avec Rivette, Davila, Demy, Vecchiali et j'en passe. Dans Le diable au corps, d'Autant-Lara, film-culte de notre jeunesse, vous formiez, avec Gérard Philipe, un couple inoubliable. C'est véritablement un film mythique. Je me souviens d'avoir pleuré, pleuré...*

MICHELINE PRESLE: Moi aussi! Je suis bon public avant toute chose, et je me souviens très bien du moment où il y avait eu la projection de presse: c'était le matin, je ne suis pas sortie tout de suite parce que j'étais en larmes... Cette histoire tellement émouvante, ce personnage, ce n'était pas moi, c'était Marthe...

Quelle était l'ambiance pour une jeune comédienne, à vos débuts?

L'ambiance était bonne, mais j'étais tellement privilégiée. La grande différence avec aujourd'hui, c'est qu'on n'avait pas de promotion à faire. Cette promotion commerciale à laquelle on doit se prêter maintenant, passer sur France 2 et la Cinq, etc., c'est affreux. Nous exécutons en fait le travail que les attachés de presse faisaient dans le temps. Sur ce plan, c'était beaucoup plus intimiste, on faisait son travail de comédienne et c'était tout.

Dans ce cinéma des années 40, étiez-vous considérée comme une star? Cette notion a-t-elle existé en France ou était-elle plus réelle en Amérique?

J'étais considérée comme une vedette, j'étais très, très populaire, très connue, mais lorsque je suis revenue en France après un contrat de sept ans avec la Fox, je n'existais plus. Je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas d'explication, c'était comme ça.

Les comédiennes, à l'époque où vous avez débuté, n'étaient-elles pas confinées à des rôles types?

Gérard Philipe et Micheline Presle dans *Le diable au corps* de Claude Autant-Lara (1947).

Ce qui s'est passé avec Danielle Darrieux, Michèle Morgan, ou moi, c'est que comme à l'époque, les très jeunes comédiennes étaient rares — les jeunes premiers et les jeunes premières, c'est un qualificatif qui n'a plus de sens aujourd'hui — il y avait des comédiennes de 35 ans, de 40 ans, qui jouaient des femmes de 20 ans. Aussi, quand il y avait tout d'un coup une jeune découverte, c'était quelque chose d'un peu explosif.

Le cinéma aujourd'hui n'a-t-il pas un peu perdu cette qualité de nous faire rêver, d'échapper à la réalité?

Oui, tout à fait. Si le cinéma d'autrefois faisait rêver, c'était en grande partie grâce au noir et blanc, parce que le noir et blanc ce n'est pas la réalité, c'est vraiment le mystère, chacun y met sa vision personnelle. Prenons l'exemple de ce film avec Marlene Dietrich, qui, je crois,

est le seul qu'elle ait tourné en couleur: *Le jardin d'Allah*, avec Charles Boyer. Juste avant de voir celui-là, j'avais vu ses films tournés avec Sternberg en noir et blanc, un noir et blanc magnifique. C'était beau, ce satiné, cette douceur! Eh bien, en couleur, ce mythe qu'était Marlene, tout ce mystère, s'étaient perdus. J'ai vu tout à coup une belle femme, mais sans mystère, une belle femme et rien de plus. Le cinéma, c'était l'Olympe et les acteurs étaient intouchables, ils faisaient rêver. Maintenant, tout cela est fini.

Continuons notre voyage dans le temps. Nous arrivons vers les années 50 où tout ce dont nous venons de parler a disparu, a volé en éclats avec la Nouvelle Vague. On filme alors en décors naturels, avec des équipes beaucoup plus légères, les scénarios, les dialogues ne sont plus «écrits» comme auparavant, on travaille entre copains en créant une espèce de «famille» de gens très jeunes...

Ce fut un moment important et intéressant. Godard a changé la vision du cinéma dans le monde entier, même les films indépendants américains ont été influencés par lui. C'était salutaire. Cela n'empêche pas que Renoir existe toujours. Si je n'ai pas travaillé avec les cinéastes de la Nouvelle Vague, c'est que les comédiennes qu'ils utilisaient étaient plus jeunes, il n'y avait pas de rôles pour moi. C'est

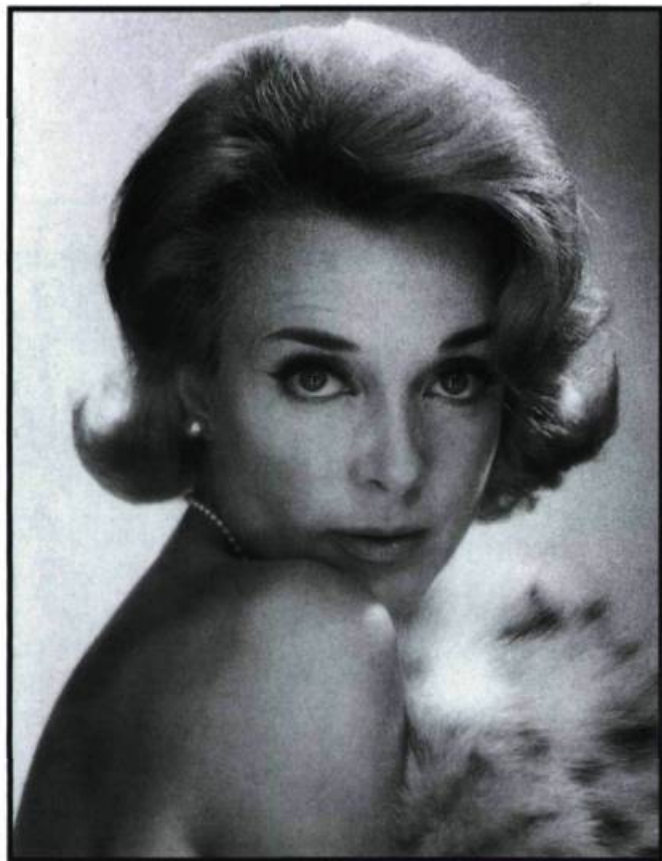


PHOTO: SUZY VATINET

Delphine Seyrig, qui m'avait beaucoup touché, où elle disait qu'elle ne travaillait pratiquement plus parce qu'elle n'était plus assez jeune pour jouer les soubrettes et pas encore assez vieille pour jouer les grands-mères.

Elle avait tout à fait raison, et ça continue... Il n'y a pas de rôles pour nous, il n'y a pas l'équivalent pour nous de ce que jouent par exemple les Noiret, Rochefort, Marielle — qui sont un peu plus jeunes que moi. J'ai personnellement la chance de faire pas mal de choses, mais très souvent lorsqu'il y a un rôle intéressant, il est court; c'est ce qu'on appelle une «participation», comme dans le film de Danièle Dubroux, *Le journal du séducteur*, ou comme dans celui de Tonie Marshall, *Pas très catholique*. Dans ce film, en une scène qu'on a tournée en une matinée, tout est là, tout est dit sur l'approche de la vieillesse et de la mort, sur la perte, sur le désir provoqué. C'est formidable, merveilleux, mais ce n'est qu'une scène. Il n'y a pas de rôles pour nous, IL N'Y EN A PAS, en fait, il y en a de moins en moins. Même au théâtre, si on veut jouer des personnages de femmes qui soient intéressants, c'est souvent dans les pièces anglo-saxonnes qu'on les trouve. En France, c'est très rare.

Pensez-vous que les jeunes comédiennes qui démarrent aujourd'hui ont plus de chances, plus de facilité que vous n'en avez eu à vos débuts?

Ce n'est pas qu'on était trop jeunes, mais il y avait moins de rôles pour les jeunes à l'époque. Aujourd'hui, il y a beaucoup de jeunes comédiennes qui, grâce à la télévision, ont peut-être plus de possibilités de travailler. Mais si elles ont peut-être plus de possibilités, elles ont aussi plus de difficulté. On est très pressé par le temps, ce n'est plus du tout la même ambiance.

Comment voyez-vous l'avenir du cinéma?

Je suis incapable de faire un pronostic sur l'avenir du cinéma, mais pour moi c'est un véritable bonheur d'aller voir des films. J'y vais d'ailleurs à 14 heures, quand il n'y a personne. C'est l'heure que je préfère... ■

seulement plus tard que j'ai pu faire beaucoup de premiers films et tourner avec de jeunes cinéastes. Je connaissais très bien Pierre Kast, Jacques Doniol-Valcroze. Il y avait aussi De Broca, Molinaro qui, eux, ont échappé à ce mouvement.

Il s'est passé tout à coup quelque chose d'intéressant: il y a comme une famille qui se crée autour de Davila, Frot-Coutaz, Marie-Claude Treilhou, Vecchiali, Tonie Marshall. Ressentez-vous cela aussi comme une famille?

Tonie Marshall, c'est ma fille, et j'ai chaque fois joué une scène dans ses films, excepté le premier. Par contre, il y a des gens avec qui on aime être, parler, avec qui on partage même une manière de penser, d'appréhender les choses, donc on peut parler de famille dans ce sens-là, mais pas autrement.

Pensez-vous que les rôles sont plus variés aujourd'hui qu'à vos débuts? Je me souviens d'un entretien avec

Le jour des rois de Marie-Claude Treilhou (1990).

